

Feuilleton du "Journal pour tous"

L'AMERICAIN

(Suite)

Mme Audebert, qui possédait un joli talent d'amateur, lui en avait enseigné les premiers principes. A seize ans, Nelly dépassait de beaucoup son maître. Elle rêvait d'aller en France, de voir les musées, de suivre des cours sérieux. M. Edgeworth ne savait rien refuser à son unique enfant. Il décida qu'elle irait une partie de l'année à Paris avec Mme Audebert, laquelle connaissait toutes les ressources de la capitale française. Pendant deux hivers, Nelly fut assidue à l'Académie Julian. Elle passa ensuite une saison à Rome et à Florence, travaillant l'anatomie, observant et étudiant les chefs-d'œuvre épars dans les palais, les églises, les chapelles et les cloîtres. L'année suivante, elle revint à Paris et, en compagnie de plusieurs compatriotes, fut admise à l'atelier de Carolus Duran. Le grand coloriste fit d'elle un merveilleux portrait. Elle avait alors vingt ans et se lançait dans les salons cosmopolites où elle eut un succès fou. M. Edgeworth, ravi de cette notoriété d'étrangère dont la réputation arrivait jusqu'à lui par la voix des journaux, ouvrait à sa fille un crédit illimité, et il n'était pas de fantaisie ou de coquette fût-elle que la jeune miss ne pût s'offrir.

Depuis trois ans, en dehors des heures consacrées à son atelier, elle vivait de cette existence factice des sports, des clubs, du snobisme sous toutes ses formes. Vers elle avaient convergé bien des désirs masculins, les uns allant à sa radieuse beauté, les autres à son immense fortune. Elle avait répondu à quelques flirts : mais, aussi froide de sens que chaude de cœur et lucide d'esprit, elle était bien résolue à ne donner sa main qu'à l'homme qui lui offrirait de sérieuses garanties de bonheur. Elle désirait passionnément connaître l'amour et n'avait jamais aimé. Elle en était là le soir où dans les fleurs et les lumières d'Excelsior-Palace, elle tournoyait au bras de don Moreno, son ami d'enfance, au son d'une valse de Strauss.

L'orchestre se tut. Elle s'appuya sur le bras de son cavalier, continuant la conversation commencée : "Est-ce que Juan Ricardo habite ordinairement Madrid ?—Non. Il passe la plus grande partie de l'année à Séville, une des plus belles résidences que je connaisse. Ah ! que cette ville vous plairait avec son caractère bien personnel, ses rues et ses maisons mauresques, ses jardins remplis de palmiers et d'orangeiers, ses églises et ses musées, la gloire de Murillo ! C'est là qu'il faut aller pour apprécier pleinement le génie de ce peintre et ses admirables vierges pour lesquelles il faisait poser sa fille Francesca. Elles sont brunes, les vierges de Murillo, ce qui est naturel pour une Orientale et doit être la vérité.—Je l'ai remarqué chez celle qui possède le musée du Louvre. Elle a les cheveux et les yeux noirs, sans que cela nuise à l'idéale pureté de l'ensemble."

La conversation en resta là. Don Moreno quitta l'hôtel. Quelques jours plus tard, il faisait voile vers l'Europe où l'appelait l'exploitation d'un brevet. Nelly resta encore un mois au bord de la mer, retourna à Philadelphie et, l'hiver venu s'embarqua pour l'Espagne avec son chaperon. Elle voulait, disait-elle, reprendre sérieusement ses pinceaux et développer son talent au contact des maîtres de ce pays. Quoique lui, dit qu'au plus profond de son âme il y avait un autre désir inconscient l'effrayait beaucoup étonnée. Ce mobile unique, bien qu'inavoué, était pourtant de rencontrer Juan Ricardo, l'écrivain dont lui avait souvent par-

l'ouï don Moreno. Elle avait lu le premier ouvrage du jeune psychologue, un drame d'amour assez banal, mais bien analysé. Le héros y dédaigne la femme douce, tendre et aimante qui l'adore, pour la séductrice violente, sensuelle et passionnée, la femme de feu qui joue avec le cœur du poète, puis refuse de l'épouser parce qu'il est pauvre, inconnu, alors qu'elle veut un nom et une grande situation dans le monde. Miss Nelly s'était-elle donc éprise, littérairement, de l'homme qui avait souffert, tel qu'il s'est peint dans son œuvre ? Non ! Elle avait parcouru ce roman d'un regard froid sans y attacher aucune importance. Elle ne s'était intéressée à l'auteur que du jour où don Moreno lui avait parlé de son ami, depuis, surtout, le soir où l'avait presque déçue de plaisir à l'écrivain, elle, l'une des reines du monde, dont plusieurs princes authentiques avaient demandé la main.

De fait, sa délicate beauté, si différente de celle des Espagnoles, étonna un peu au premier abord, puis fit vite sensation dans les milieux où elle fréquentait. Elle-même fut rapidement conquise, autant par le charme de cette race chevaleresque que par la splendeur de la vieille cité où tout est cœur, parfum et harmonie, depuis l'éclat de son ciel et de ses fleurs, jusqu'aux rives du Guadalquivir, cette terre argentée dont le nom lui-même rend un son musical.

Au lieu de s'installer à l'hôtel comme elle l'aurait fait à Paris, miss Edgeworth loua un palais mauresque de l'époque où les califes arabes gouvernaient l'Espagne, et merveilleusement restauré par un architecte moderne. Les murs intérieurs semblaient une dentelle de pierre. Des portes et des fenêtres, en larges demi-cercles dans leur partie supérieure, tombaient de lourdes tentures orientales. Les meubles en ébène incrustés de cuivre et d'ivoire, les divans en vieilles tapisseries, les moquettes de Smyrne, les lustres en fer forgé, donnaient à cette demeure quelque chose de fantastique rappelant le cadre des "Mille et une nuits". Une cour pavée de marbre précédait un vaste jardin dont les murs, comme le toit de l'habitation, étaient couverts de tuiles vernies et ouvragées. Au milieu, dans une vasque sculptée, un jet d'eau lançait une pluie rafraîchissante dont le clapotis monotone berçait les idées et les rêves.

Du vaste salon, Nelly fit un atelier. Tout de suite elle commença des esquisses de plein air, paysages ensoleillés ou tableaux de genre colorés et vivants.

Il y avait près d'un mois qu'elle habitait Séville quand, chez un sculpteur, on nomma devant elle un jeune homme silencieux qui s'appelait Ricardo. Sur le moment, elle n'y prêta aucune attention, ce nom ne se rencontrait-il pas tous les jours en Espagne ?—puis, à une observation suggestive que fit l'inconnu d'une voix mâle et bien timbrée, elle dressa l'oreille. Cet homme était quelqu'un. On avait dit Ricardo. Peut-être le romancier. Il partit sans avoir l'air de remarquer la jeune "Transatlantique", et elle eut comme un vague dépit qu'il ne l'eût pas regardée.

—Qui est-ce ? demanda-t-elle après son départ.

—Juan Ricardo, répondit-on, l'écrivain déjà célèbre parmi les jeunes.

Il n'avait fait sur elle aucune impression. Elle n'y pensa plus.

A quelque temps de là, ils se rencontrèrent dans une maison où fréquentaient des artistes des gens de lettres et des étrangers. On les présenta l'un à l'autre et elle eut le loisir de l'examiner. Il pouvait avoir vingt-huit ans. Sa figure ronde, limerbe, aux joues bleues par le rasoir, caractérisait l'Espagnol vulgaire, type de muletier ou de toréador plutôt que d'intellectuel, bien que le front large, presque carré, dénotât de la force dans les idées et de l'imagination. Toutefois, cette compagne du génie était contenue dans le cercle d'une froide et sévère raison, ainsi que l'indiquait la ligne reliant le front au reste du visage.

(A suivre)